

U B A H C R I S T I N A A L I F A R A H

LE COMMANDANT DU FLEUVE

*Roman traduit de l'italien
par François-Michel Durazzo*

ÉDITIONS ZULMA
Paris • Veules-les-Roses

Ce livre a été traduit grâce à une aide à la traduction allouée par le Ministère italien des Affaires étrangères et de la Coopération internationale.

Questo libro è stato tradotto grazie a un contributo per la traduzione assegnato dal Ministero degli Affari Esteri e della Cooperazione Internazionale italiano.

La couverture du *Commandant du fleuve*
a été créée par David Pearson.

Titre original :
Il comandante del fiume
Ali Farah, Ubah Cristina

© Ubah Cristina Ali Farah, 2014-2022.
Publié pour la première fois par 66THAND2ND en 2014,
édition revue en 2022.

© Zulma, 2026, pour la traduction française.

Ce livre ne peut être reproduit ni utilisé à des fins d'entraînement de systèmes d'intelligence artificielle. La fouille de textes et de données est interdite conformément à l'article 4, paragraphe 3, de la directive (UE) 2019/790.

Si vous désirez en savoir davantage sur Zulma
n'hésitez pas à consulter notre site.
www.zulma.fr



À Harun, mon fils

Si vous pensez que je vais me mettre ici à réciter le *mea culpa*, vous vous trompez lourdement. Les gens se font des tas d'idées quand ils me voient : d'où je viens, qui sont mes parents, où j'habite, si j'ai de bonnes notes en classe. Bref, une belle petite image toute faite. Mais ce que moi je dis, c'est qu'on ne peut pas comprendre l'histoire de quelqu'un au premier regard, qu'il faut s'armer de patience et se disposer à écouter. Reconnaître, par exemple, que ce sont nos choix qui montrent de quelle pâte nous sommes faits. Parfois, on voit des images sacrées aux carrefours. Quelqu'un y laisse des fleurs ou des chandelles votives. Alors, quand bien même il ne me viendrait jamais à l'esprit de faire quelque chose d'aussi bizarre, je sais que pour beaucoup, ces petites madones et ces saints ont un sens. Ils sont là pour rappeler aux voyageurs qu'ils courent toujours le risque de prendre le mauvais chemin. Moi, cette erreur, je ne veux pas la faire. J'ai passé trop de temps à ruminer les raisons pour lesquelles mon père a préféré se mettre à la tête d'une armée plutôt que de vivre avec ma mère et moi, dans cette ville magnifique. Je me disais que si, en nous laissant seuls, lui-même

avait failli, je finirais moi aussi par commettre tôt ou tard une erreur irréparable. La guerre change la nature des gens, leurs relations, personne n'en sort indemne. Tante Rosa et maman ont conclu une alliance et nous ont élevés au son des contes et des chansons. Leurs histoires ne sont pas si différentes de la vraie vie. Le commandant du fleuve a le devoir de protéger des crocodiles les habitants du village et, pour s'en acquitter, il ne peut compter que sur sa capacité à distinguer le bien du mal. Sera-t-il capable de s'acquitter d'une tâche aussi difficile ? Après tout ce que j'ai manigancé, je peux aussi avouer que, dans le fond, je ne savais que trop bien comment les choses s'étaient passées. Mais deviner la vérité est une chose, l'exprimer à haute voix en est une autre. Ma mère s'en est lavé les mains et m'a envoyé en éclaireur. Selon moi, il y a des nœuds qu'on devrait dénouer à la maison, je le lui ai dit mille fois, il faut se blinder pour affronter la réalité. Mais elle est convaincue d'avoir pris la bonne décision, qu'il faut sortir de sa coquille pour se faire les dents.

Il n'en demeure pas moins qu'il a fallu que je rate mon année au lycée, que je me soustraie à une punition et même que je sois blessé pour en trouver le courage. Maintenant je suis prêt. Je veux raconter les faits du début à la fin, bien les expliquer. Ce n'est qu'en mettant un mot après l'autre que je réussirai à en voir le sens. Sissi sera contente. C'est surtout à elle que je le dois, c'est ma petite sœur.

I

Il fait nuit, il doit être plus de deux heures. La lune éclaire l'île et me sert de lumière, elle resplendit comme un navire enchanté rempli d'or. Elle semble remonter le fleuve, qui l'embrasse de ses eaux scintillantes et sombres. Les feux tricolores ne fonctionnent pas, ou peut-être je me trompe, je n'arrive pas à bien voir.

Je traverse les voies, à cette heure le tram ne passe plus. Soudain le son d'une sirène grandit, vibre dans l'air, mais ce n'est pas pour moi que les secours arrivent, ils ne savent même pas dans quel état je suis, je crois ; personne ne m'a vu. Je marche vite, il n'y a pas un souffle de vent. Dans l'humidité du fleuve, un rat se faufile lestement à travers une grille. Un peu plus loin, la benne à ordures, avec son grondement caractéristique, s'arrête, charge une poubelle, déverse son contenu dans le compacteur qui entre en action.

Le long du fleuve, des platanes se pressent par centaines autour de moi, comme des fantômes de brume, surgissant à chaque pas. Je ne vois que de l'œil gauche, les doigts de ma main droite sont humides. Je me tâte de l'index et je sens quelque chose de mou au-dessus de ma paupière. Le sang glisse sur mon poignet, coule

le long de mon avant-bras, mais je ne peux rien y faire.

Le kiosque du vendeur de granita à l'entrée du pont est fermé. Sinon je lui aurais demandé un peu de glace. Est-il possible que son bloc ait entièrement fondu ? Peu importe, je suis presque arrivé. Soudain, même mon bon œil cesse presque de voir – le kiosque, les feux rouges, le navire enchanté, les arbres, tout devient noir. Plus bas, le fleuve roule en tourbillonnant, entre dans la ville et l'enveloppe. Je me tiens à deux mains, le marbre du parapet est frais, je peux m'y appuyer. Il y a des chaises en fer attachées avec une chaîne, mais je dois tenir bon.

J'ai du sang partout, sur mon visage, mon T-shirt, à chaque pas, une goutte.

J'ai l'impression d'être comme Hansel et Gretel, qui laissaient tomber des miettes de pain pour retrouver leur chemin au retour. Pauvres idiots, si votre père décide de vous abandonner, pourquoi vouloir revenir en arrière ?

Je commence à trembler, je glisse par terre. J'imagine les mouettes perchées sur l'île Tibérine, au milieu du fleuve, et je me dis : Tu dois y arriver, tu y es presque. Je suis déjà sur le pont, encore quelques pas et j'arrive à Fatebenefratelli. Tel que je me le rappelle, au milieu des pins, le bâtiment ne ressemble pas à un hôpital ; avec ses terrasses fleuries, sa façade orange, ses élégants réverbères en fonte, on dirait plutôt un hôtel. Là-haut, dans le ciel, brille une infinité d'étoiles.

Espérons que la pluie tombe cette nuit, j'aimerais qu'elle lave tout, ne laisse aucune trace de mon pas-

sage. J'entends crier des mouettes, des rapides mugir en tourbillonnant et le fleuve s'attaquer à l'île dont la forme rappelle un navire.

Je suis au milieu du pont, à présent ; la poupe de l'île tournée vers la mer semble rouler légèrement sur les flots. La lune grossit de plus en plus jusqu'à remplir le ciel.

Une mouette vrombit autour de moi, ses ailes de plus en plus blanches m'entourent et grandissent.

Une lumière, un visage de femme très proche. Lèvres brique, monture de lunettes noire, cheveux attifés d'une charlotte. C'est un médecin, elle porte une blouse blanche. Je suis allongé sur un brancard, légèrement incliné.

— Bon, il est revenu à lui.

Je tente de m'asseoir.

— Reste couché !

Je suis branché à une perfusion.

La femme s'éloigne à peine.

— J'ai presque fini.

Elle tient une aiguille et un fil bien tendu, elle joint les bords de la plaie autour de ma paupière.

— Qu'est-ce qui t'est arrivé ? demande-t-elle en me regardant de travers.

Je ne réponds pas.

— On t'a trouvé ici, dehors.

— Je suis tombé.

— Où ?

— Bah, je ne m'en souviens pas.

Elle soupire, elle dit à l'infirmière de me donner un

médicament et de remplir le formulaire.

— Peut-être que ça va te revenir, hein ?

— ...

— Tu as froid ?

Quelle question ! Il doit faire quarante degrés.

— Pour l'instant, on te met dans le couloir, ensuite on va te trouver une chambre.

— Je ne peux pas rentrer à la maison ?

— Il n'en est pas question ! répond-elle et se tournant vers l'infirmière : Regarde-moi ça, ces gamins, ils sont vraiment inconscients.

L'infirmière qui pousse le brancard est petite, elle a des mains trapues, un petit serpent tatoué sur le bras. J'insiste :

— Je peux me lever ?

Elle ne répond même pas, elle me place sur un côté, souffle du coin des lèvres pour écarter ses cheveux. J'essaie de m'asseoir, en pliant mon bras droit.

— Attention à la perf !

L'aiguille s'enfonce un peu plus, j'en ai des sueurs froides, de nouveau tout s'obscurcit dans mes yeux.

— Essaie de dormir !

L'infirmière disparaît derrière une porte, ne laissant qu'une fente de lumière. D'autres chambres donnent sur le couloir, peut-être occupées, qui sait ? J'ai peur, j' imagine des vieux intubés, pleins de bleus.

J'essaie de me donner du courage. Encore quelques heures, et tu iras mieux, me dis-je.

Le sang séchant, mon T-shirt s'est encroûté sur ma poitrine. D'accord, je vais rester encore un peu ici,

ensuite je me lève et je rentre à la maison, je prends une bonne douche et, avant que maman ne rentre, j'essaie de laver mes vêtements, sinon je les jette. Elle n'a peut-être pas encore découvert que j'étais parti, ou peut-être que si, peut-être que ma tante de Londres l'a appelée pour l'avertir.

— Ton fils n'a même pas daigné nous dire au revoir.

À cette pensée je souris, quelle satisfaction ! La douleur s'est un peu atténuée, sans doute grâce à la perf.

J'imagine leur tête :

— Mais il a laissé toutes ses affaires ! (*S'ensuit une rafale de questions aux cousins.*) Vous saviez qu'il parlait ? À quelle heure il est sorti ? Qu'est-ce qu'il vous a dit ? Avec en plus des commentaires sur ma mère : Et perfide avec ça, ce garçon, c'est elle tout craché !

J'entends le souffle du fleuve autour de l'île et je rêve que je suis sur une barque en bois, dont je ne trouve pas les rames. Il fait sombre, comme en pleine mer, je suis à l'arrière, tout recroquevillé. J'essaie de pousser avec mon bassin, mais le bateau n'avance pas, la mer est immobile, mes bras ont beau souquer dans le vide, ils n'arrivent pas à toucher l'eau.

La porte s'ouvre, j'ai dû crier.

— Qu'est-ce qui te prend ? demande l'infirmière.

Elle approche, vérifie mon pouls, puis mon front, je halète ; mon cœur, j'ai l'impression que mon cœur s'effondre.

— J'ai fait un cauchemar.

— Ne t'inquiète pas, tout va bien.

Non, tout ne va pas bien, je suis toujours à l'hôpital.

J'espérais me réveiller, que rien de tout ça n'était vrai. Ça m'est déjà arrivé plusieurs fois. Maman allumait la lumière, elle me trouvait assis sur mon lit, s'approchait à tâtons dans le noir. Sa voix suffisait à me calmer. Elle m'apportait un verre d'eau.

— Toujours le même rêve ? demandait-elle.

Mais ce n'était pas un rêve récurrent. Je tâtonnais autour de moi, haletant, comme piégé entre des murs. Je me sentais à l'étroit, coincé dans un coffre. Des choses de ce genre.

— Excusez-moi, dis-je à l'infirmière qui s'éloigne.

— Qu'est-ce que tu veux ?

— Non, excusez-moi, je voulais savoir si par hasard j'avais encore mon sac à dos quand on m'a trouvé.

— Je te l'ai mis là, sous le brancard. Tu as besoin de quelque chose ?

— De mon téléphone, pour prévenir.

— Tu veux appeler chez toi ?

— Pas maintenant, je ne veux inquiéter personne.

— Comme tu préfères. Plus tard, tu verras l'ophtalmo pour vérifier si tout va bien.

Je n'ai aucune intention d'appeler ma mère, il ne manquait plus que ça ! C'est juste que je ne vois pas le temps passer.

— À quelle heure je vais voir l'ophtalmo ?

— Dès qu'il arrive, je t'y conduis, d'accord ? Il n'est même pas six heures.

— Mais qu'en pensez-vous ? D'après vous, c'est grave ?

— Je ne sais pas, l'ophtalmo te le dira quand il

t'auscultera. Peut-être qu'à lui tu raconteras ce qui t'est arrivé.

— J'ai vraiment une sale tête ?

— On ne peut pas dire que tu sois bien.

— Vous croyez ?

— Oui, je crois. Ne me fais pas perdre mon temps, allez, à tout à l'heure.

La femme s'éloigne, heureusement qu'il ne fait plus si noir, le jour commence à se lever.

J'ai l'impression qu'il s'est écoulé une éternité quand on revient me chercher. Ce n'est plus la même infirmière, elle est petite comme l'autre, sauf qu'elle a les cheveux décolorés et coupés ras du cou.

— Où est votre collègue ?

— Elle a fini sa garde.

— Elle est partie sans me dire au revoir ?

— D'après toi, on a le temps de dire au revoir à tous les patients ?

— Elle a dit qu'elle m'emmenait chez l'ophtalmo.

— C'est moi qui vais le faire, maintenant. Assieds-toi.

Elle approche un fauteuil roulant et me fait un signe du regard.

— Je ne vais pas m'asseoir là-dedans, je ne suis pas un vieux, je peux marcher.

— C'est le règlement de l'hôpital, allez, personne n'a jamais refusé une petite balade en fauteuil.

Je me sens mal à l'aise tel que je suis, tout sale, l'œil bandé, poussé comme un paraplégique par une femme qui pourrait être ma mère. Je me tiens là, voûté, le regard baissé. Il est presque huit heures et l'hôpital est

plein de monde. Dans la grande cour centrale, recouverte d'un plafond transparent, une femme demande au kiosque le prix d'un magazine, des infirmières et des clients dégustent un café au lait et un croissant au comptoir de la cafétéria. Devant les guichets disposés en cercle, les gens attendent leur tour pour payer leur consultation. Nous prenons l'ascenseur jusqu'au quatrième étage, l'infirmière me conduit à travers un labyrinthe de couloirs jusqu'au service d'ophtalmologie. On accède à la salle d'attente par une porte vitrée, il y a deux longues rangées de chaises sur les côtés.

— On va t'appeler, je reviens te chercher tout à l'heure.

— Vous êtes sûre d'être encore de garde ?

Elle retrousse légèrement la lèvre supérieure : il en faut plus que ça pour la provoquer.

— Je reviens te chercher, répète-t-elle simplement.

Au bout d'une demi-heure, un médecin se montre et appelle mon nom. Il a une blouse verte, le front couvert d'un bandana de même couleur. Quelques cheveux blancs pointent sur sa nuque. Il est sec et grand comme moi. Dans ses sabots orange, on dirait qu'il danse.

— Je peux me lever, docteur, j'arrive.

— Ne te dérange pas, je m'occupe de toi.

Il me pousse dans la pièce, il y a un de ses collègues derrière le bureau. Petites lunettes rondes, blouse blanche et cravate, somme toute un type normal. Mais à son attitude, je comprends que c'est l'homme au bandana qui en sait le plus long.

— Alors, voyons ce qui est arrivé à ce beau garçon, dit-il en sortant le rapport. (*Il chausse une paire de lunettes de lecture bleues.*) Tu as été transporté aux urgences, inconscient. (*Il lève les yeux pour les fixer sur moi.*) Qu'est-ce qui t'est arrivé ?

— Je ne m'en souviens pas, docteur, je me suis évanoui.

— Tu ne t'en souviens pas ? rit-il avant de faire quelques pas vers moi. D'accord... Alors, voyons cet œil, reprend-il en enfilant des gants. (*Il observe un instant les points sur ma pommette et mon sourcil, le latex adhère bien à ses mains. Puis il soulève la gaze et arrache le sparadrap.*) Joli coup ! murmure-t-il à l'adresse de son collègue, qui de son côté continue à écrire. Tu as déjà eu des problèmes oculaires, avant ça ?

— Non, j'ai toujours eu une bonne vue, docteur.

— Pas de consultation ? de prescription oculaire ?

Il me scrute par-dessus ses verres.

— Oui, quand j'étais petit, mais tout allait bien. Ah, une fois j'ai eu un orgelet.

— Bien ! Alors assieds-toi ici.

Finalement, d'un signe de tête, il me permet de me lever. Juste un instant : je quitte le fauteuil roulant pour me rasseoir immédiatement devant un étrange appareil.

— Qu'est-ce que c'est ?

— Ça s'appelle un ophtalmoscope.

Le médecin ausculte l'œil blessé : il le voit s'afficher sur un écran d'ordinateur. J'ai le front appuyé contre cette machine spatiale, qui émet des rayons bleus. Je

retiens ma respiration, comme si ça pouvait modifier le résultat. J'aimerais bien qu'il me dise quelque chose. Au lieu de ça, il m'indique simplement où regarder. À droite. À gauche. En bas. En haut. J'ai l'impression d'avoir un œil de plomb, qu'il va exploser, s'effondrer dans son orbite, je n'y vois plus rien.

— Docteur, qu'est-ce que j'ai ? dis-je, anxieux.

— Tu es sûr de ne pas vouloir porter plainte ? Si tu te décides, tu dois le faire dans les vingt-quatre heures.

— Plainte ?

— Tu as peur de quelque chose ?

— Peur ? Et de quoi, docteur ?

— Ça, ce n'est pas un coup qu'on se fait en tombant. Dis la vérité. On voit tellement de bagarres, de nos jours.

Son collègue, qui jusque-là est resté silencieux, essaie de m'effrayer :

— Écoute, ça risque d'être pire pour toi, moins tu en diras, plus il nous faudra de temps pour te soigner.

Il n'y a plus de doute, je préfère le docteur Bandana. Maintenant, il s'est mis à griffonner quelques mots, je suis de retour dans le fauteuil roulant.

— On doit faire quelques vérifications.

— Qu'est-ce que vous voulez dire ? (*Je panique.*) C'est grave ?

— Pour l'instant, je ne peux pas te répondre, mon cher. Après des examens complémentaires, on saura.

Il réajuste la bande sur mon œil, se lève, ouvre la porte, l'infirmière à la crête de platine est déjà là. Je lui demande :

— On retourne aux urgences ? J'ai besoin d'aller aux toilettes.

— D'accord, je t'y emmène.

Nous sommes de retour dans le couloir du rez-de-chaussée, heureusement, pas de vieillard intubé. L'infirmière se glisse dans un cagibi et revient avec mes affaires. Je fouille mon sac à dos, j'espère avoir au moins un T-shirt propre. Mais, dans ma hâte, je n'ai rien pris, j'avais peur qu'on me découvre si je sortais avec un bagage trop important. Alors, je me suis éclipsé en faisant semblant d'aller me promener. Je trouve un polo rouge, pas de pantalon, c'est mieux que rien. La batterie de mon téléphone, dans la poche avant, est vide.

— Il y a une prise électrique, ici ?

— Oui, mais pour l'instant tu n'as pas le temps de recharger. Si tu veux appeler, tu peux utiliser le téléphone de l'hôpital.

— Je ne connais pas le numéro par cœur, mens-je. Sans mon portable, je suis perdu.

— En attendant, va te changer.

Elle me laisse aller aux toilettes sans fauteuil. Enlever mon T-shirt est un défi, je dois élargir le col pour éviter de le frotter à mon œil, tendre le bras percé par la perfusion, le laisser remonter lentement. L'opération complète prend quelques minutes. Essoufflé, j'en ai des sueurs froides. Ça doit être les médicaments. Qui sait ce qu'on m'a mis. Je commence à avoir faim, je n'ai rien mangé depuis hier.

— Tout va bien ? dit l'infirmière en frappant à la

porte.

— Oui, oui, ça va, j'arrive tout de suite.

J'ouvre le robinet, je me passe les poignets sous l'eau froide, c'est tante Rosa qui m'a appris ça, un remède en cas de chute de tension. Ensuite, je me tamponne les joues, le front et le menton avec un mouchoir mouillé. Heureusement, il n'y a pas de miroir. Je sens un arrière-goût amer dans ma bouche, un goût de langue blanche, je n'ai même pas pris de brosse à dents. J'essaie de boire en joignant les paumes, mais j'ai la gorge bloquée, je fais un effort pour déglutir.

On frappe à nouveau à la porte.

— Tout va bien ?

Je sors et me rassieds dans le fauteuil.

— Alors, on le passe ce coup de fil ? Qu'est-ce que tu en dis ?

— Mais à quelle heure je serai libre ?

— Ça, je ne peux pas te le dire.

— Alors vaut mieux que j'appelle tout de suite.

— Je vois que la mémoire t'est revenue !

Elle revient en brandissant une sorte de télécommande géante.

— Et ça, qu'est-ce que c'est ?

— Un téléphone sans fil, ne t'inquiète pas, ça fonctionne, dit-elle en riant.

J'attends qu'elle s'en aille pour composer le numéro de tante Rosa, j' imagine qu'elle ne va pas répondre à son fixe, le matin elle commence tôt. Tant mieux, elle trouvera mon message à son retour.

— Tata, c'est moi, je suis à l'hôpital Fatebenefra-

telli, ne dis rien à maman, tout va bien. Je n'ai plus de batterie. Je te rappelle plus tard.

J'aurais peut-être mieux fait de ne pas l'appeler, qui peut croire qu'elle ne va pas prévenir ma mère ?

L'infirmière revient, on fait la navette d'une pièce à l'autre.

— Et maintenant, qu'est-ce que je dois faire ?

— Un lit s'est libéré. Je t'accompagne à l'étage, on est sur le point de servir le déjeuner. Tu as réussi à joindre ta mère ?

Je fais un mouvement incompréhensible de la tête que Crête de platine interprète comme un oui.

Je n'ai plus faim du tout, je me jette sur le lit tel quel. Je m'endors comme une souche.

Je rêve d'un énorme avion, dont la porte est restée ouverte, il n'y a pas de passerelle. J'en fais le tour et il se transforme en un gratte-ciel, inaccessible. Je dois décoller, mais où est passé l'avion ? En voilà un qui apparaît, une épave blanche, à laquelle on accède par un escalier en briques. Je monte et je me trouve dans une salle vide, sans sièges, avec au fond deux hublots d'où on peut apercevoir la mer. Soudain, mon père et ma mère apparaissent, assis l'un à côté de l'autre. Ils boivent du thé.

— Dieu merci, me disent-ils, tu es sain et sauf, l'avion que tu viens de rater s'est écrasé.

Ils continuent de parler ensemble comme si de rien n'était, mais notre avion siffle, pique du nez, on est en train de tomber à la mer, jamais on n'arrivera à remonter, je vais mourir avec mes parents.

J'ouvre les yeux.

Tante Rosa est à côté de moi, elle serre ma main.

— Tata. Quand es-tu arrivée ?

— Ça fait une petite heure.

— Tu aurais pu me réveiller !

Elle sourit, elle a l'air trempée, on dirait qu'elle sort de l'eau.

— Quoi, il pleut maintenant ?

Même ses cheveux ont l'air mouillés.

— Non, il ne pleut pas.

— Qu'est-ce qu'il y a, alors ? On dirait que tu es en train de fondre.

Le fait est que tante Rosa ne transpire jamais, du moins je ne l'ai jamais vue dans cet état.

— Tu es venue sur l'île à la nage ?

— Arrête de faire le malin. Deux gouttes sur le front, après tout, ce n'est pas grand-chose. Tu as failli me donner une crise cardiaque.

— Qui t'a dit que j'étais ici ?

— En bas, à la réception. Qu'est-ce qui t'est arrivé ?

— Tu as parlé avec maman ?

— Pas encore, je voulais d'abord voir comment tu allais. Elle rentre dans quelques jours, elle a pris une semaine de congé. Tu peux me dire comment tu t'es retrouvé à l'hôpital ?

— Rien, juste une mauvaise chute. Où est allée maman ?

— Dans les Dolomites, faire une randonnée. Nous devons y aller ensemble, mais j'ai encore mal au genou. Juste une mauvaise chute, hein ?

Tante Rosa se lève et fait mine de quitter la chambre.

— Où vas-tu ?

— Prendre un peu l'air, j'étouffe ici.

Du coin de l'œil, je la vois s'éloigner le long du couloir. En effet, elle boite encore. Ça fait plus de deux mois qu'elle a arrêté de courir.